

Oser la pensée

Alexandre Cadieux

Number 135 (2), 2010

Subversion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cadieux, A. (2010). Oser la pensée. *Jeu*, (135), 96–99.

ALEXANDRE CADIEUX

OSER LA PENSÉE

« *Think ! It ain't illegal yet !* » scandait le grand gourou de la musique funk George Clinton en 1978. Plus de trente ans plus tard, les conglomérats médiatiques et les empires du divertissement (ces deux-là se confondent désormais de plus en plus souvent, avez-vous remarqué ?) encouragent fort peu la réflexion et la pensée individuelle. À l'âge de l'information, alors que la presse écrite subit de profondes et irrémédiables mutations et où l'on mesure encore mal l'impact des nouvelles technologies sur notre façon de recevoir et de « processer » les faits, rien ne nous indique que cette tendance suspicieuse des Québécois face à l'intellectualisme et au sain débat ira en s'atténuant. Si l'acte d'échafauder et de livrer une pensée ne constituera probablement jamais (espérons-le) un crime dans nos démocraties, comme Clinton le sous-entendait dans son festif appel à l'action, on constate que le discours, surtout s'il est dissident, se verra rarement accorder une vitrine intéressante dans l'espace culturel régi par les lois du marché. Le sceau « non marketable » apposé à un « produit » devient une censure beaucoup plus insidieuse que tous les bâillons que pourraient tenter d'utiliser les pouvoirs en place.

Dans un monde idéal, l'œuvre d'art constituerait la cristallisation esthétique d'une vision du monde, un engagement politique et poétique, une nécessaire invitation à l'ébranlement individuel et collectif. Avoir cette exigence face au théâtre, c'est exhorter ses créateurs à ne pas céder aux diktats du divertissement de masse. La télévision et le cinéma des grands studios nous confortent déjà tellement dans une vision douillette du monde ; peut-on espérer que la rencontre d'un humain en chair et en os qui parle et bouge avec celui qui le regarde laisse des séquelles au-delà des sensations vécues dans l'immédiateté ?

Le 8 décembre dernier, alors qu'au Quat'Sous le directeur artistique Eric Jean nous conviait à « laisser notre tête au vestiaire » avant d'assister à sa dernière création, Christian Lapointe et Brigitte Haentjens, à quelques coins de rue de là, lançaient l'invitation inverse à l'occasion de l'événement *Humeurs et Réflexions. Paroles de praticiens et d'auteurs sur l'art, l'écriture et le théâtre*. Un pari qui ne manque pas d'intérêt ni de culot que celui de faire de la pensée argumentée et non dramatisée un spectacle. Le duo a ainsi réuni une poignée d'acteurs et quelques articles et essais percutants pour une soirée au théâtre qui, bien que d'une densité peu commune pour ce qui était du propos, réservait son lot de plaisirs, d'émotions et de sains divertissements en faisant la part belle à la réflexion et à l'échange.

Ce fut une soirée impromptue et plutôt effrontée, produite à la mitaine par Sybillines et accueillie par Jack Udashkin et Jérémie Niel du Théâtre la Chapelle. Nous devions bien être une cinquantaine de spectateurs à avoir répondu à l'appel et contribué volontairement, chacun selon son budget. L'ambiance fut celle d'un salon littéraire à la bonne franquette où les convives admiraient moins la gracieuse rhétorique (souvent admirable, il est vrai) des textes choisis que leur forte teneur en fibres réflexives.

Christian Lapointe, auteur, acteur, metteur en scène et directeur artistique du Théâtre Péril, avait d'abord réalisé ce collage à l'occasion de la Journée mondiale du théâtre, en mars 2009. « À Québec, mentionne-t-il, on souligne l'événement en jouant dans les autobus... J'ai eu envie de sortir de la fiction et de plutôt tenter de savoir pourquoi et comment on écrit des histoires où on fait du théâtre. Je nous sens pris dans un nivellement perpétuel vers le bas, on dispose de si peu d'espaces où, ensemble, on peut s'affûter l'oreille et débattre. » Pour cette mouture montréalaise, il a rassemblé quelques prises de paroles d'auteurs contemporains associés de près ou de loin à la création théâtrale : Hervé Bouchard, Brigitte Haentjens, Nancy Huston, Wajdi Mouawad, Larry Tremblay, Lise Vaillancourt et Guy Warin.

Pour donner le ton à la soirée, une citation de Milan Kundera sur le kitsch servait d'introduction à un manifeste écrit par Warin, l'actuel adjoint du directeur artistique Wajdi Mouawad au Théâtre français du Centre national des Arts. Avec cet indispensable texte « Guerre au kitsch ! », Warin plaide pour ce même théâtre dont nous parlions plus tôt, celui qui tente de se soustraire aux obligations de rentabilité, qui ne quémande pas applaudissements et baisers, qui de sa pierre vise les fenêtres de l'édifice du « tout-est-parfait » plutôt que d'en consolider les murs. Comment savoir si « le kitsch nous mange¹ » ?

« Chacune de mes pièces repose sur un double, à partir duquel tout se déploie, tout s'écrit. Le double est très souvent l'aboutissement d'un questionnement scientifique. Quand le double surgit, j'ai déjà parcouru des kilomètres à pied dans mes carnets sur une question – l'humiliation, notre rapport aux peuples autochtones ou à la nature, ou encore la question de nos origines. Or, quand le questionnement a commencé à trouver des réponses, c'est-à-dire à agrandir le champ de la question, quelque chose commence à se manifester physiquement ; la conscience devient une sensation physique à la limite de la douleur. Et quand cette conscience devient émotion, alors le double surgit. Moi qui avais commencé à comprendre des choses, me voilà devant une figure que je ne connais pas. Qui plus est, cette figure se présente avec son énigme, l'énigme de sa propre existence. Et voilà pourquoi je l'écris. Parce que le double évoque le monde et ses énigmes. »

Lise Vaillancourt, « Le double et l'étranger », *l'Oiseau-Tigre*, volume 8, n° 2, p. 28.

1. Leitmotiv choisi par Wajdi Mouawad pour la saison 2010-2011 du Théâtre français du CNA, après « Nous sommes en guerre » (2008-2009) et « Nous sommes en manque » (2009-2010).

2. Guy Warin, « Guerre au kitsch ! », *l'Oiseau-Tigre*, publication biannuelle du Théâtre français du CNA, vol. 8, n° 1, septembre 2008.

3. Hervé Bouchard, « Abrasifs », *Liberté*, n° 277, septembre 2007, p. 89.

[...] si vous trouvez que l'art et la pensée sont des grands mots incompatibles et que vous sortez votre *browning* quand vous les entendez ; si vous ne savez plus regarder le monde autrement qu'avec les yeux d'un téléspectateur [...] si vous cherchez à dissimuler sous le tapis ou dans le placard tout ce qui vous paraît inconvenant, comme la poussière ou la mort ; si les centres commerciaux et les casinos sont pour vous les lieux sécuritaires et liturgiques par excellence d'un art de vivre [...] si vous résistez au métissage des formes, au mélange des genres et autres pluralités des choses [...] si vous trouvez que les mots « démagogie » et « démocratie » font bon ménage².

Un texte essentiel, qu'on vous dit, un coup de poing assené en collectif par les interprètes réunis pour cette soirée : Céline Bonnier, Maxime Denommée, Ève Gadouas, Jean-René Ouellet et Christian Lapointe lui-même.

- « 15. Conter, c'est donner l'impression avec des paroles de pouvoir être tout.
- 16. Donner des impressions avec des paroles, c'est tout ce qu'il faut.
- 17. Tout est parole. Sauf le lion qui vous part avec la jambe.

[...]

- 48. La grandeur du conte et la grandeur du conteur sont une même chose. Une confusion éclatante qui rend impossible la décision de l'auditeur d'attribuer à l'acteur ou au conte l'impression de grandeur qu'il éprouve.

[...]

- 78. Celui qui dévoile ce qu'il a vécu ne fascine pas par son vécu mais par le geste de son dévoilement, qui fait son temps. De même, conter l'épouvantable entraîne dans une accumulation qui prive l'épouvantable de sa valeur. Ne reste que la force de l'accumulation, qui fait son temps. »

Hervé Bouchard, « Abrasifs », *Liberté*, n° 277, septembre 2007, p. 90, 93, 98.

Ces acteurs, avec un minimum de préparation, ont accepté de livrer des textes, de les amener jusqu'à nous, à nos oreilles. Une science et un art soigneusement décortiqués par Hervé Bouchard, « citoyen de Jonquière », dans son texte *Abrasifs* que Denommée ne faisait pas que lire ou dire, mais qu'il personnifiait tout entier. L'auteur de *Parents et amis sont invités à y assister* revient simplement sur ce théâtre d'avant la littérature écrite, à ce spectacle en soi que constitue le conteur ou l'acteur au travail : « Jouer et être, c'est la même chose. Sauf qu'on peut arrêter de jouer. Mais là, ça devient ennuyeux. [...] Arrêter de jouer, c'est encore être, mais c'est être hors du jeu³. »

« Relevons nos manches. Il faut résister. Osons. Posons la trop célèbre question : qu'est-ce que la littérature ? Surtout pas un moyen de redoubler le réel. Plutôt un art de remettre le monde dans une perspective d'une totale liberté. De placer l'homme face à de multiples choix. Il ne s'agit pas de changer de place un bibelot pour faire beau dans le salon de la pensée ou de la représentation du monde. La littérature a cette ambition, cette prétention, admettons-le, de ne pas se contenter du réel, d'en être fondamentalement insatisfaite, et d'imaginer, non pas une, mais d'infinies faces cachées à la lune. Et surtout, de résister à cette bêtise mondialisée, mise en marché, acclamée, surmédiatisée, qui aplatit, sous le masque de la légèreté, du consensus et de l'humour, une pensée revendicatrice, critique et perverse parce que ne supportant pas le comique de bois comme il y a une langue de bois et une pensée de bois. La littérature, si elle n'est pas en crise, n'existe pas. »

Larry Tremblay, « Résister à la littéralité », *Liberté*, n° 283, février 2009, p. 17-18.

Tel que le soulignait une spectatrice après les lectures, il s'avère éclairant d'*entendre* ce qu'on a déjà *lu* et qu'on pensait avoir *saisi*, alors que la parole et sa réception collective permettent de jeter un éclairage nouveau sur les idées. Comme il est salutaire également d'entendre dans d'autres bouches les mots d'auteurs connus eux-mêmes pour être de fiefés orateurs. En lisant dans les pages de *Liberté* le percutant « Résister à la littéralité » de Larry Tremblay, quiconque a déjà entendu cet auteur et acteur s'exprimer ne pouvait s'empêcher d'accoler aux mots sur papier le timbre, le ton, le débit du natif de Chicoutimi. Lorsque Jean-René Ouellet s'en empare, une autre énergie anime cette lettre qu'un écrivain adresse à un admirateur qui le questionne sur l'avenir de la littérature. La « littéralité », c'est ce déplacement opéré par les médias et les publicitaires qui attachent plus d'importance à l'auteur qu'au livre, qui tentent de nous vendre une personnalité plutôt qu'une pensée. Lors de la discussion, un spectateur a tracé d'intéressants parallèles entre la situation de l'art médiatisé dont parle Tremblay et l'art pauvre pour lequel plaide Hervé Bouchard. C'est l'une des vertus de cette soirée

que de favoriser les rapprochements et les comparaisons entre des raisonnements issus d'horizons différents.

La série de lectures se conclut sur des extraits de *Professeurs de désespoir* de Nancy Huston (Actes Sud, 2004) lus par Céline Bonnier. C'est à dessein que Christian Lapointe a placé à la toute fin cette charge critique contre les écrivains nihilistes : « Pour moi, les auteurs que nous avons entendus ce soir ne sont pas des néantistes, ils nous invitent à l'action et à la résistance », même s'il reconnaît que certains d'entre eux sont très durs et parfois un peu cyniques. Bonnier avoue pour sa part que, même si elle a accepté de défendre cette parole en public, elle n'adhère pas à tout le propos de Huston sur des écrivains comme Schopenhauer, Beckett ou Bernhard. Point de vue que partage Brigitte Haentjens qui, avec son franc-parler habituel, n'hésite pas à déclarer qu'elle s'était opposée à ce que ce texte figure au programme : « Je trouve que Huston se place ici dans une position un peu gâteau, bien-pensante, elle prêche par excès d'optimisme et défend par la bande sa propre écriture. Je crois fondamentalement que, dans le désespoir, on peut puiser notre force de vivre et de créer. » Lapointe défend son choix en mentionnant que la romancière originaire de Calgary nuance son raisonnement dans le bouquin dont on n'a entendu que la conclusion. De plus, comme le mentionne une intervenante dans la salle, il faut y voir un dialogue entre une écrivaine contemporaine et des auteurs du passé pour qui elle avoue avoir une fascination et qu'elle ne rejette pas en bloc. Résultat : on repart avec l'idée d'aller se plonger ou se replonger soi-même dans les univers de ces auteurs afin de se faire sa propre idée, pour ensuite aller la mesurer à celle de Nancy Huston. Et, qui sait, poursuivre le débat.

À la sortie du Théâtre la Chapelle, tous semblaient s'entendre pour dire que ce type d'événement devait se répéter. Lapointe hésite, se borne à proposer de le faire une fois par saison, peut-être. Les bons textes sont plutôt rares, plaide-t-il. Peut-on envisager d'inviter les auteurs à proposer des inédits ? N'y aurait-il pas lieu de faire dialoguer des pensées et des paroles issues d'autres époques avec des discours actuels ? Qu'on me permette d'insister ici sur l'importance de multiplier les expériences de ce genre, car elles nourrissent l'esprit, ébranlent les certitudes et procurent le plaisir de découvrir en groupe et de dialoguer avec ses semblables. Comme le ferait, en somme, un grand spectacle de théâtre. ■

« Je fais une série de gros plans
De visages burinés visages étrangers
Les peaux dans toutes les nuances du cuir
Les rides parfois très profondes
Les yeux sombres et brillants

Les corps des hommes petits nerveux et dignes
Ou immenses et mobiles élastiques et fluides
Les femmes sont larges et profondes comme des fleuves

Tu ne trouves pas ça étrange en création
Les femmes sont toujours en train d'exhiber le corps féminin
Elles s'emparent de l'érotisme avec les mêmes vieux codes
Qu'on a toujours connus et conspués

Du moins s'emparent-elles de quelque chose »

Brigitte Haentjens, *Blanchie*, Sudbury,
Prise de parole, 2008, 263 p.

« Francis Ponge l'a dit : l'art est le lieu de la réparation des amputations et des grands saignements. Le théâtre comme isolant. Pour lutter contre les infiltrations du désespoir. Parce que trop de pièces de puzzle m'entourent et quelque chose en moi (serait-ce la tristesse que je devine au fond des yeux de mon père ?) m'oblige à reconstituer l'image originelle, mais comment faire pour trouver les morceaux qui vont ensemble lorsque chaque instant fait naître de nouvelles pièces ? Lorsque toucher à un seul morceau en fait aussitôt naître une multitude supplémentaire s'ajoutant à la tache ? Comment reconstituer l'image alors que celle-ci, depuis longtemps, est une blessure oubliée au fond de ma mémoire ? Quelle image ? Les motivations de l'écriture, dès lors, ne peuvent avoir que ce battement cardiaque, celui de la furie pour s'échapper enfin de la machine infernale du temps et deviner, par intuition, l'image détruite qui gît à nos pieds. »

Wajdi Mouawad, « Le poisson-soi », texte inédit.